



**HAL**  
open science

## Vers l'ethnolinguistique

Jeanine Fribourg

► **To cite this version:**

Jeanine Fribourg. Vers l'ethnolinguistique. *La Linguistique*, 1978, Vol. 14-. fasc. 2, pp.103-116.  
hal-00468109

**HAL Id: hal-00468109**

**<https://hal.science/hal-00468109>**

Submitted on 30 Mar 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## NOTES ET DISCUSSIONS

## Vers l'ethnolinguistique

Jeanine FRIBOURG

## INTRODUCTION

On parle, depuis une trentaine d'années, de linguistique anthropologique, de sociolinguistique, d'ethnolinguistique, etc. Il n'est pas dans notre propos de délimiter le champ de ce que recouvre chaque terme — tâche qui serait sans doute très ardue — mais nous nous proposons simplement d'esquisser un aperçu historique de l'ethnolinguistique, cette science qui prend forme de nos jours, et dont l'objet est d'examiner les rapports existants entre la langue d'une part, et la société et la culture d'autre part.

Jusqu'à présent, la langue était étudiée comme le voulait Saussure, « en elle-même et pour elle-même », même si les linguistes n'ignoraient dans l'étude de la communication linguistique ni les éléments paralinguistiques (intonation, gestes, etc.) ni le contexte socioculturel. De leur côté, sociologues et ethnologues, tout en reconnaissant l'importance du fait social qu'est la langue d'une société, ne replaçaient pas ce fait social dans ses rapports avec l'ensemble des faits sociaux, considérant la langue comme du domaine exclusif des linguistes.

Actuellement, une nouvelle branche des sciences de l'Homme, l'ethnolinguistique, prend naissance. Mais cette science n'a pas, pour reprendre une expression de Georges Mounin, « éclaté comme un coup de tonnerre dans un ciel serein »<sup>1</sup>. Depuis plus d'un siècle, ethnologues, sociologues et linguistes ont vu l'importance des rapports qui existent entre langue et culture. A travers toutes les idées qu'ils ont émises, on s'est rendu compte que :

1° La langue était un lieu privilégié pour saisir une grande partie des aspects socioculturels, qu'elle était en quelque sorte, comme le dira Sapir, « le guidé symbolique de la culture ». Puisque le langage est un système de signes qui renvoient à des concepts, par le langage on peut saisir ces concepts et l'univers qu'ils expriment et qui est propre à chaque groupe (je dis volontairement « groupe » et non « société » car je pense qu'il existe des sous-cultures correspondant aux différents groupes qui constituent une société).

1. Georges MOUNIN, *Clefs pour la linguistique*, Paris, Seghers, 1976, p. 25, à propos de la linguistique.

2° L'étude de l'acte de communication devait souvent, pour plus de rigueur scientifique, être entreprise « en situation » et non « hors situation ». Ce serait « l'étude du langage dans le contexte de l'anthropologie », comme le dit Hymes<sup>2</sup>, celle de l'acte de communication dans ses relations avec les faits sociaux.

Il y aurait ainsi, me semble-t-il, en ethnolinguistique deux attitudes selon que l'on cherche à saisir la culture à travers le langage, ou que l'on veut étudier le message linguistique dans son contexte culturel. Ces deux attitudes peuvent s'expliquer par les idées émises par quelques ethnologues, sociologues et linguistes, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et jusque il y a une trentaine d'années, idées que je vais essayer de relever. Cet aperçu historique (qui bien évidemment ne prétend pas être exhaustif) devrait nous permettre de comprendre pourquoi actuellement aussi bien des ethnologues que des linguistes se réclament de l'ethnolinguistique pour peu qu'ils adoptent l'une ou l'autre des deux attitudes, et pourquoi l'ethnolinguistique a tant de difficultés à se définir.

#### I - LA LANGUE MOYEN D'APPROCHE A LA FOIS THÉORIQUE ET PRATIQUE POUR SAISIR L'ORGANISATION SOCIO-CULTURELLE D'UNE SOCIÉTÉ

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, ethnologues, sociologues et linguistes tant français qu'anglo-saxons<sup>4</sup> ont senti d'une part que la culture d'un peuple se reflétait dans sa langue, et d'autre part que tout ethnologue devait, pour mieux comprendre la culture d'une société, connaître la langue du groupe étudié. D'où deux points de vue : l'un, théorique, qui se rapporte à des idées générales sur le langage, l'autre qui a trait à des considérations pratiques.

##### A) *Point de vue théorique*

La langue a été vue soit comme conception du monde (ce qu'on appellera plus tard « vision du monde »), soit comme révélatrice du mode de vie d'une société et de ses valeurs culturelles, soit comme révélatrice de la structure sociale et des changements survenus au sein de la société, soit enfin comme une structure linguistique en corrélation avec les structures de la société.

##### 1° *La langue conception du monde, organisatrice de l'univers de chaque société*

Dans l'école française, le premier à avoir souligné l'importance du langage entre les faits culturels est Durkheim. Dans sa revue *L'Année sociologique* (qu'il fonda en 1898), et dans son œuvre principale en matière d'ethnologie, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*<sup>5</sup>, Durkheim expose ses idées sur les rapports entre la langue et la culture du peuple qui la parle. On y trouve déjà la fameuse idée reformulée plus tard et connue comme « hypothèse Sapir-Whorf », que le vocabulaire d'une langue reflète la vie sociale et culturelle d'une société. « Le système

2. HYMES, *Language in Culture and Society*, New York, Ed. Harper, 1966, General Introduction, p. XXIII.

3. Il faudrait citer pour mémoire HUMBOLDT (1767-1835) qui est considéré à juste titre comme le pionnier de l'ethnolinguistique.

4. Nous laissons volontairement de côté l'école allemande avec Trier, etc., dont, faute de connaître l'allemand, nous n'avons pas une approche directe.

5. DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, P.U.F., 1960, p. 618 et sq.

de concepts avec lequel nous pensons dans la vie courante est celui qu'exprime le vocabulaire de notre langue » (p. 621). Et plus loin « ces concepts sont des représentations collectives qui correspondent à la manière dont cet être spécial qu'est la société pense les choses de son expérience propre ». Autrement dit, « chaque civilisation a son système organisé de concepts qui la caractérise » (p. 622). Même si certains concepts n'ont pas le même sens selon les individus qui les emploient, il n'en reste pas moins qu'il existe, « au-dessus des représentations privées, un monde de notions types d'après lesquelles un individu règle ses idées. Ces idées, nous les tenons du langage, c'est-à-dire de l'expérience commune ». Et Durkheim insiste sur le fait que « le monde » qu'exprime le langage « est celui que se représente la société ». Bien que désirant me limiter à montrer que tant sociologues et ethnologues que linguistes ont vu que la langue était un lieu privilégié pour saisir la culture, il me paraît utile de faire quelques réserves sur ces idées de Durkheim (et de Mauss), reprises dans l'hypothèse Sapir-Whorf, car il semblerait que l'on déduise de la langue la société et sa culture. Or une société peut changer et la langue rester pratiquement intacte<sup>6</sup>, une même langue peut être utilisée par deux sociétés culturellement différentes<sup>7</sup>, etc. D'autre part, c'est oublier que mots et concepts n'ont pas une signification unique, mais plusieurs significations selon les contextes situationnels, selon les effets de sens voulus par un individu, selon les facteurs socio-économiques ou socioculturels qui modifient la langue et entretiennent des rapports dialectiques avec elle. Les partisans de la langue « miroir de la société » semblent avoir laissé de côté le gros problème du conditionnement du linguistique par le social (ex. : la langue de l'Ancien Régime qui était considérée comme la plus correcte, donc imitée, a cessé de l'être après la Révolution et a cédé sa place à la langue d'une autre classe sociale considérée comme vulgaire).

Ces réserves faites, les études faites par Durkheim en collaboration avec Mauss sur des sociétés dites primitives ont montré : comment la conception du monde (ce que plus tard on appellera « vision du monde ») se traduit dans l'organisation sociale et du même coup dans la langue (par ex. des modalités de la langue comme les articles diffèrent selon le clan auquel appartiennent les individus ou les objets); comment les catégories de la pensée comme le temps, l'espace, la notion de personne, etc., ne sont pas innées, mais socialisées et diffèrent selon les cultures (par ex., en ce qui concerne la notion de personne, Mauss<sup>8</sup> donne des exemples allant de l'idée multiple du « moi » comme chez les Indiens kwakiutl du nord-ouest de l'Amérique à la non-personne comme chez les esclaves des Romains; en ce qui concerne le temps, il peut être conçu comme hétérogène et qualitatif et chez certains peuples la durée n'a rien du continuum homogène que nous nous représentons), etc.

A la même époque que Mauss, Ferdinand de Saussure, dans sa distinction entre linguistique interne et linguistique externe<sup>9</sup>, précise : « Les mœurs d'une

6. J. STALINE dans *A propos du marxisme en linguistique*, Ed. Rép. pop. de Chine, insiste sur le fait que la langue russe est restée la même (en dehors de quelques mots et expressions nouveaux) alors que la société russe a changé.

7. Benveniste qui, bien que soulevant ces objections, reconnaît que « la langue contient la société ».

8. MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., p. 331-362.

9. Ferdinand de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Ed. Payot, 1962, p. 40 et p. 306.

nation ont un contrecoup sur sa langue et, d'autre part, c'est dans une large mesure la langue qui fait la nation. » Saussure pense que la langue peut faire connaître une partie de la culture, et cite à ce sujet Adolphe Picket qui a voulu retrouver dans les témoignages fournis par les langues indo-européennes les traits fondamentaux de la civilisation des « Aryas » et qui a cru pouvoir en fixer les aspects les plus divers concernant la vie matérielle, sociale, familiale, etc. Donc Saussure lui-même, bien qu'il ait voulu s'en tenir à l'étude des éléments internes de la langue, reconnaît la possibilité d'une saisie — sans doute limitée — de la culture d'un peuple à travers sa langue. Et nous retrouvons cette même idée dans cette autre phrase de Saussure : « C'est, en dernière analyse, seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes autres comme appartenant à un certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique qui conserve pour moi un intérêt »<sup>10</sup>.

Ces idées seront reprises plus tard par E. Benveniste qui affirmera que « langue et société s'impliquent mutuellement », que « la langue entoure de toute part la société et la contient dans son appareil conceptuel... elle configure la société en instaurant ce qu'on pourrait appeler le sémantisme social »<sup>11</sup>.

De leur côté, Américains et Anglais avaient les mêmes préoccupations. Franz Boas (1858-1942), ethnologue puis linguiste, est sans doute le précurseur le plus important de l'ethnolinguistique, ethnolinguistique entendue telle que je l'envisage dans cette partie, comme une façon de découvrir la culture d'un peuple. Tous les chercheurs qu'il a formés, Sapir, Kroeber, Greenberg, Goode-nough, etc., iront dans le même sens. Sapir (1884-1942), puis avec lui Whorf ont été ceux qui insistèrent le plus sur la grande parenté entre les faits culturels et les faits linguistiques, et leurs idées se résument dans l'hypothèse connue sous le nom d'hypothèse Sapir-Whorf selon laquelle la langue réfléchit dans son vocabulaire la somme des éléments qui composent une culture donnée : « Nous découpons la nature selon les voies tracées par notre langue maternelle »<sup>12</sup>, et « le contenu du langage est étroitement lié aux mœurs et à la culture »<sup>13</sup>. C'est la même idée qu'exprimera plus tard Lyons en disant : « La langue d'une société donnée fait corps avec sa culture et les distinctions lexicales que fait chaque langue tendent à refléter les caractéristiques importantes sur le plan culturel que présentent les objets, les institutions et les activités de la société où la langue est utilisée »<sup>14</sup>.

L'ethnologue anglais Malinowski (1894-1942), considéré comme le père fondateur de ce qui se rapporte au langage dans l'anthropologie contemporaine britannique, a été le premier à réclamer « une théorie ethnolinguistique, une théorie servant de guide dans les recherches linguistiques à faire chez les indigènes et en relation avec l'étude ethnographique »<sup>15</sup>. Enfin, Evans Pritchard (1902-1973), titulaire de la chaire d'ethnologie à Oxford, insistait sur le fait « qu'en apprenant la langue, on apprend la culture et le système social qui sont conceptualisés par le langage. Toutes les relations sociales, toutes les croyances,

10. Cité par E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Gallimard, 1966, p. 37.

11. E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Gallimard, 1974, p. 98.

12. WHORF, *Linguistique et anthropologie*, Ed. Denoël, 1969, p. 125.

13. SAPIR, *Le langage*, Ed. Payot, p. 214.

14. LYONS, *Linguistique générale*, Ed. Larousse, 1970, p. 331.

15. In article sur *Le langage kiriwina*, paru en 1920.

tous les procédés techniques, en fait tous les phénomènes de la vie sociale des indigènes s'expriment en mots aussi bien qu'en gestes et lorsqu'on a compris parfaitement le contenu de tous les mots du langage dans toutes les situations correspondantes, on a terminé l'étude de la société »<sup>16</sup>.

2° *La langue révélatrice des modes de vie  
et des valeurs culturelles d'une société*

La langue n'est pas seulement organisatrice de l'univers. Elle révèle aussi la façon dont vivent les gens, ce à quoi ils croient, etc. C'est ce qu'a exprimé Pritchard dans la deuxième partie de la citation ci-dessus, mais c'est ce sur quoi avait le plus insisté Boas. Il était convaincu que « ce que les gens révèlent d'eux-mêmes dans leur propre vocabulaire est l'indication la plus exacte de leurs motivations et de leur pensée »<sup>17</sup>. Il a été un des premiers à souligner l'importance de la littérature orale pour l'ethnologue (littérature qu'il définit lui-même comme étant les mythes, les contes, les prières, les histoires que les gens se racontent, etc.). Il y a, disait-il, un rapport étroit entre la littérature orale et la vie quotidienne des gens, « ... ces incidents de la vie quotidienne qui leur paraissent importants réapparaîtront accessoirement dans une histoire, ou encore en formeront l'intrigue. La plupart des allusions que font les gens à leur mode de vie refléteront très exactement leurs habitudes. En outre, le développement de la trame de l'histoire indiquera clairement l'idée que se font les gens du bien et du mal. Il s'agit, dans un sens, d'une autobiographie de la tribu »<sup>18</sup>. Ce terme d'« autobiographie » me paraît être d'une importance capitale, car il range Boas parmi ceux qui considèrent la langue comme reflétant l'organisation socioculturelle d'une société. En France, Marcel Cohen mentionne, mais sans s'y attarder, la littérature orale ou écrite. Il écrit que, la littérature ayant des « buts d'édification et d'instruction », « pour chaque civilisation il faut rechercher dans quelle mesure la littérature orale et écrite est liée à la religion, au droit, à la politique, etc. »<sup>19</sup>. Ces textes de littérature orale, qui sont ainsi considérés par ces auteurs comme étant parmi les données les plus importantes pour l'ethnologue parce que reflétant les réflexions d'un peuple, ses centres d'intérêts, etc., seront un des domaines privilégiés de l'ethnolinguistique actuelle.

3° *La langue révélatrice de la structure sociale  
et des changements survenus au sein de la société*

L'ethnologue Van Gennep (1873-1957), dans un article intitulé « Essai d'une théorie des langues spéciales »<sup>20</sup>, faisait remarquer qu'il existe à l'intérieur de toute société générale des sociétés restreintes qui ont leur langue (langues de classe, de profession, etc.). Il s'agit de rechercher quelles sont, à l'intérieur de la société globale, ces langues spéciales, et de déterminer la situation qu'elles

16. EVANS PRITCHARD, *Anthropologie sociale*, Paris, P. b. Payot, n° 13, 1969, p. 101 et 102.

17. Cité in KARDINER et PREBLE, *Introduction à l'ethnologie*, Gallimard, coll. « Idées », 1966, p. 200.

18. In KARDINER, *o. c.*, p. 212.

19. Marcel COHEN, *Matériaux pour une sociologie du langage*, t. II, Paris, Petite coll. Maspero, 84, 1971, p. 34.

20. VAN GENNEP, Essai d'une théorie des langues spéciales, in *Revue des Etudes ethnologiques et sociologiques de Paris*, Paris, Republications Paulet, 1968.

occupent entre elles, d'une part, et vis-à-vis de la société commune, d'autre part.

Van Gennep explique ces « langues spéciales » par le fait que tout groupement d'individus ayant les mêmes intérêts et les mêmes activités tend à demeurer homogène et à se protéger contre l'intrusion d'éléments hétérogènes. Et le moyen linguistique est un des meilleurs moyens pour s'isoler des autres groupements. D'où la présence, dans certaines sociétés, d'une langue spéciale quand on parle aux chefs ou quand on en parle, quand on parle des morts, etc., en ce qui concerne les langues dites sacrées, et, en ce qui concerne les langues profanes, les langages de classe, ceux des étudiants, de certaines écoles, des enfants, etc.

Mais ce sont surtout des linguistes qui, partant du caractère social de la langue, ont cherché à en tirer les conséquences. Postulant que « le langage est le fait social par excellence »<sup>21</sup>, que « le langage est une réalité à la fois linguistique et sociale »<sup>22</sup>, Meillet et Vendryès considéraient qu'une langue donnée est le reflet des transformations de la société dont cette langue sert d'expression, car les changements linguistiques sont toujours conditionnés par des changements sociaux. « Ce sont les changements de structure de la société qui seuls peuvent modifier les conditions d'existence du langage. Il faudra déterminer à quelle structure sociale répond une structure linguistique donnée, et comment d'une manière générale les changements de structure sociale se traduisent par des changements de structure linguistique »<sup>23</sup>. Vendryès et Meillet semblent, de prime abord, se placer beaucoup plus dans l'optique des rapports entre société et langage qu'entre culture et langage. Il me paraît utile de m'arrêter sur ces deux termes de « société » et « culture », car ils sont, aussi bien dans le passé qu'actuellement, un peu trop employés indifféremment l'un pour l'autre. Parce qu'elle me paraît simple et concise, je reprendrai la distinction d'Herskovits : « Une société se compose d'individus, la manière dont ils se comportent constitue leur culture »<sup>24</sup>. En fait, le langage est un comportement comme un autre, et envisager l'étude des rapports « langue et société », c'est aussi envisager la culture. Par exemple, tout ce qui touche aux différentes classes sociales relève aussi bien du domaine sociologique qu'ethnologique. Les idées de Meillet sur les rapports entre langue et société que l'on trouve dans son chapitre « Différenciation et unification des langues »<sup>25</sup> sont celles que nous retrouvons chez les ethnolinguistes et les sociolinguistes comme Sapir, Worf, Labov, Fishman, etc. Meillet avait remarqué que toute société n'est jamais totalement homogène, et que chaque différenciation sociale a des chances de se traduire par une différenciation linguistique, d'où, par exemple, des différences entre langage des hommes et langage des femmes, comme dans certaines sociétés de l'Amérique du Sud et même, dans une certaine mesure, dans nos sociétés européennes; les langages sont différents selon les classes sociales : « Il y a loin, dit Meillet, entre la langue de la bourgeoisie dans une grande ville et la langue des ouvriers..., il y a des classes et des sous-classes, chacune avec ses particularités linguistiques. » Les langages diffèrent aussi selon les spécialisations professionnelles, les groupements transitoires tels que les écoles, le régiment, les groupements de

21. VENDRYÈS, *Le langage*, Albin Michel, 1968, p. 23.

22. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Ed. Champion, 1958, p. 16 et 17-18.

23. *Ibid.*

24. HERSKOVITS, *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Paris, Payot, 1952, p. 19.

25. MEILLET, *o. c.*, p. 110.

malfaiteurs ou de vagabonds où des dénominations spéciales sont données à ce qui est d'un intérêt primordial, etc. On voit que Meillet a embrassé tout le domaine qui semble devoir être celui de l'ethnolinguistique.

En Amérique, Bloomfield remarquait lui aussi, dans son livre *Language* paru en 1933<sup>26</sup>, qu'au sein d'une même société existaient des sous-groupes ayant chacun leur langage. La ligne de clivage, écrit-il, est aux Etats-Unis la classe sociale : bon anglais ou anglais standard pour les classes privilégiées, mauvais anglais ou anglais non standard pour les moins privilégiées. A l'intérieur de l'anglais standard, il observait aussi des différences de langage liées à différentes classes économiques, à des métiers différents, à des groupements comme les cheminots, les vagabonds, etc. Bloomfield avait remarqué également que la langue portait la marque des changements survenus au sein d'une société : dans son chapitre sur l'emprunt culturel, Bloomfield traite des problèmes de contacts de langues, problèmes d'acculturation qui entraînent des conséquences dans la langue, par exemple par les emprunts de mots qui, par suite, renseignent sur le passé historique. Tous ces problèmes, qui sont incontestablement des problèmes de rapports entre langue et culture et société, ont donc été soulevés par Bloomfield.

#### 4° *La langue structure linguistique en corrélation avec les structures de la société*

Enfin des études ont été faites sur le rapport entre structure linguistique et structure socioculturelle des peuples. Bien que ces études ne semblent guère avoir porté de fruits il me semble nécessaire d'en dire quelques mots. J. Staline, à propos de *La langue est-elle une superstructure?*, en répondant par la négative à la question, pensait incontestablement que la structure de la langue n'avait aucun rapport avec la structure socioculturelle de la société. Tout son article tend à démontrer que seuls des éléments de vocabulaire changent, mais non la structure grammaticale des langues.

Au contraire, le P. Wilhelm Schmidt, de Vienne, pensait trouver une corrélation étroite entre les langues ayant des constructions génitives d'un certain type et les sociétés matriarcales.

Benjamin Lee Whorf a mis en évidence le rapport existant entre catégories grammaticales et catégories conceptuelles, notamment chez les Indiens Hopis. Mais sa tentative a été très discutée. Cependant, même si l'on n'accepte pas les opinions émises par cet auteur, il faut concéder qu'il a beaucoup contribué à explorer un domaine obscur, et a surtout le mérite important d'avoir reposé le problème à un niveau précis.

D'autre part, on peut constater de nos jours une certaine identité de points de vue entre des ethnologues comme Lévi-Strauss et des linguistes comme Chomsky qui, l'un et l'autre, se sont attachés à découvrir les « structures profondes » à partir des « structures apparentes ou superficielles ». Mais, néanmoins, il ne semble pas que la question du rapport entre structures linguistiques et structures socioculturelles ait connu un progrès décisif, dépassant les trouvailles dans le domaine du vocabulaire, souvent réparti en champs sémantiques.

Bien entendu, cette répartition des auteurs entre ces quatre moyens d'utilisation de la langue pour approcher les faits socioculturels est quelque peu arbi-

26. BLOOMFIELD, *Language*, New York, 1933, trad. franç., *Langage*, Paris, Payot, 1970.



traire. J'ai voulu, pour plus de clarté, retenir pour chaque auteur ce qui m'a paru le plus caractéristique de sa pensée mais il est bien évident qu'un même auteur a bien souvent exprimé des idées se rattachant à plusieurs de ces moyens d'approche.

#### B) *Point de vue pratique*

J'ai essayé de montrer ci-dessus qu'ethnologues et linguistes avaient vu que la langue était un moyen de saisir la culture de la société qui la parle. Mais, pour un ethnologue, la connaissance de la langue de l'ethnie étudiée offre aussi un intérêt pratique. En effet, un ethnologue qui connaît la langue évitera les dangers que présente l'aide des interprètes, comprendra lui-même les textes de littérature orale, et enfin pourra faire véritablement de l'observation participante.

En France, M. Griaule (1898-1956) a été le premier à souligner, dans sa *Méthode de l'ethnographie*, « qu'un linguiste est indispensable »<sup>27</sup> pour l'enregistrement du langage, la transcription phonétique, etc. Mais c'est surtout Franz Boas (et après lui l'école culturaliste américaine) qui insiste dans son livre *Handbook of American languages* sur le fait que « la maîtrise d'une langue est un moyen indispensable pour obtenir une connaissance véritable et générale de l'ethnie étudiée. Car on peut recueillir un grand nombre d'informations en écoutant les conversations des indigènes et en prenant part à leur vie quotidienne, ce qui pour l'observateur qui ne connaît pas la langue demeurera inaccessible »<sup>28</sup>.

Pour Herskovits (1865-1963)<sup>29</sup> l'ethnologue qui ne connaîtrait pas la langue de la société dans laquelle il entend travailler ne ferait « qu'effleurer la pensée d'autrui, interprétant trop souvent mal ce qu'on lui dit ou ce qu'il entend ». Herskovits montre également les dangers que présente un interprète, d'une part, parce qu'il faut qu'il soit gagné à la cause de l'ethnologue et qu'il puisse traduire facilement dans la langue de celui-ci, et d'autre part parce que l'ethnologue ne peut se contenter d'un seul interprète et doit en avoir plusieurs pour contrôler.

L'ethnologue anglais Evans Pritchard abonde dans le même sens : pour lui, tout ethnologue doit « nécessairement connaître la langue locale... qu'il étudiera avant toute chose afin de se dispenser d'interprète »<sup>30</sup>. Puisque la langue reflète la culture et le système social, « il est fondamental d'arriver à pratiquer la langue au maximum pour pouvoir communiquer avec les indigènes »<sup>31</sup>.

Il nous semble inutile de passer en revue tous les ethnologues et sociologues contemporains qui, comme Lévi-Strauss, se sont posé la question : « Pour étudier la culture, la connaissance de la langue est-elle nécessaire ? »<sup>32</sup>, et ont répondu par l'affirmative. Dans la mesure où la langue, comme nous l'avons vu, est considérée comme « reflet de la culture », « miroir de la société », « interprétant de la société », l'intérêt pratique de sa connaissance va de soi.

27. M. GRIAULE, *Méthode de l'ethnographie*, Paris, P.U.F., 1957, p. 17.

28. Cité in HYMES, *o. c.*, p. 16.

29. HERSKOVITS, *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Paris, Payot, 1952, p. 89.

30. PRITCHARD, *o. c.*, p. 101.

31. *Ibid.*

32. LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, t. I, Paris, Plon, 1958, p. 77.

## II – NÉCESSITÉ DU CONTEXTE SOCIOCULTUREL DANS L'ÉTUDE DU MESSAGE

Une autre attitude dans la recherche des rapports entre Langue et Culture est l'étude des faits linguistiques sous l'éclairage de la culture. Autrement dit, placé du côté des linguistes, on ne chercherait pas comme nous l'avons vu précédemment à connaître la culture à travers la langue qui l'exprime, mais à connaître la signification d'un fait linguistique en tenant compte de faits sociaux et culturels. C'est cette interdépendance entre la langue et les éléments extra-linguistiques qui guide de nombreuses recherches actuelles en linguistique.

### 1° *Interdépendance entre la langue et les éléments extra-linguistiques*

Comme nous l'avons vu dans la première partie, les tenants de la linguistique sociologique avaient vu déjà que les nouveaux problèmes qui se posaient à la linguistique étaient de « mettre en rapport les problèmes linguistiques avec les faits sociaux »<sup>33</sup>. Ceci demande à être précisé. Comme le dit Martinet, toute science se doit de définir son objet; or, en linguistique, on peut aborder l'étude de la langue selon plusieurs points de vue. Si l'on se place au niveau de la description purement phonétique, phonologique ou syntaxique, les éléments extra-linguistiques ont relativement peu d'importance (il existe cependant des langues où, même à ce niveau, on ne peut négliger certains éléments socioculturels comme par exemple en yana ou même une description phonétique et phonologique de cette langue doit tenir compte des différences entre langage des hommes et langage des femmes<sup>34</sup>). Mais il est un niveau, dans l'étude de la langue, où il est difficile de ne pas tenir compte des éléments extra-linguistiques : c'est le niveau sémantique. La sémantique, ou « l'étude du sens » (Lyons<sup>35</sup>), a été longtemps un des domaines les moins étudiés de la linguistique, sans doute à cause de l'impossibilité d'une étude, d'une démarche aussi objective et aussi rigoureuse que dans les autres domaines de la linguistique. Quoi qu'il en soit, pour reprendre les termes de Denise François<sup>36</sup>, le sens d'un message résulte de trois composantes : le sens des unités lexicales, leurs relations syntaxiques et la situation, les circonstances où a lieu l'acte d'énonciation.

Lorsqu'on cherche à atteindre la signification de l'acte de communication dans sa totalité, il faut aller au-delà de la conception saussurienne et tenir compte de la langue non seulement en tant que système de signes mais aussi en tant qu'instrument de communication. Or l'acte de communication, si on se réfère au schéma de Jakobson, comprend d'autres pôles que les trois pôles du schéma saussurien : l'émetteur, le code et le récepteur. Jakobson le complète par le référent, le contexte, le message, ce qui revient à étudier le processus de l'acte de communication, par qui, pour qui, comment il se produit, et dans quelles circonstances. C'est ce que Benveniste appelle l'énonciation, dans laquelle « il faut considérer successivement l'acte même, les situations où il se réalise,

33. MEILLET, *o. c.*, p. 18.

34. Cf. SAPIR, Langage des hommes et langage des femmes en yana, in SAPIR, *Linguistique*, Ed. de Minuit, p. 273.

35. LYONS, *o. c.*, p. 307.

36. D. FRANÇOIS, *L'élaboration du sens*, communication faite en Sorbonne le 18 mars 1978.

les instruments de l'accomplissement »<sup>37</sup>. Il en résulte que le sens d'un message ne provient pas d'une addition de signes, mais que « c'est au contraire le sens (« l'intenté ») conçu globalement qui se réalise et se divise en signes particuliers que sont les mots »<sup>38</sup>. C'est également ce que pense Tullio de Mauro qui écrit dans son *Introduction à la sémantique*<sup>39</sup> : « L'erreur est d'affirmer et de croire que les mots et les phrases signifient quelque chose », « le signifié dépend de l'acte significateur ». Même des lexicologues comme G. Matoré reconnaissent que, pour cerner la signification des mots, pour structurer le vocabulaire d'une langue, cela ne peut être fait « qu'en fonction de critères extra-linguistiques... qu'on le veuille ou non les clefs de la sémantique sont de nature sociologique ou psychologique »<sup>40</sup> et, citant Greenberg, « le linguiste ne peut établir les sens que par rapport aux aspects extra-linguistiques de la culture »<sup>41</sup>.

Bien des linguistes ont souligné l'importance de la « situation » dans laquelle se déroulent les faits linguistiques (afin d'éviter toute ambiguïté, je garderai ce que propose Martinet : le terme de « contexte » pour ce qui est linguistique et celui de « situation » pour ce qui est extra-linguistique). « Tout énoncé (parlé) est réalisé dans une situation spatio-temporelle particulière qui comprend le locuteur, l'auditeur, les actions qu'ils font à ce moment-là et divers objets et événements extérieurs »<sup>42</sup>.

Mais que faut-il entendre par situation ? Pour préciser cette notion, des linguistes comme Bloomfield et Lyons, dans les ouvrages que j'ai cités, ont embrassé tout ce qui nuance la signification d'un message et entre dans ce qu'on peut appeler la situation :

- les connotations, ces valeurs supplémentaires qui doivent beaucoup à la position sociale ou professionnelle, etc., du locuteur, et qui font souvent appel au code idéologique d'un pays, d'une classe, etc.;
- les valeurs culturelles qui peuvent entraîner des parlars différents entre gens d'une même société et peuvent aller jusqu'à des interdits culturels (tabous d'ordre ethnique ou religieux);
- le discours inversé, où l'on dit le contraire de ce que l'on pense, etc.

Bref, « le problème du sens linguistique est pris dans le circuit extra-linguistique de la communication »<sup>43</sup>.

#### 2° Aperçu sur quelques recherches actuelles

C'est cette interdépendance reconnue entre la langue et les éléments extra-linguistiques au niveau des études de sémantique qui ouvre actuellement des directions de recherches variées en linguistique. On peut se placer à différents niveaux :

a) On peut se placer au *niveau du locuteur* et étudier le procès de l'énonciation, par exemple voir comment le locuteur s'inscrit dans son propre discours : est-il près de son auditoire, ou maintient-il une certaine distance ? Assume-t-il

37. BENVENISTE, *o. c.*, t. II, p. 81.

38. *Ibid.*, p. 64.

39. Cité par MOUNIN, in *Clefs pour la sémantique*, p. 243, Paris, Seghers, 1972.

40. G. MATORÉ, *La méthode en lexicologie*, Intr., p. xv, Paris, Didier, 1953.

41. *Ibid.*, p. xxiii.

42. LYONS, *o. c.*, p. 317.

43. F. FRANÇOIS, in préface à *Langage* de BLOOMFIELD, p. xv, Paris, Payot, 1970.

son discours, ou prend-il une distance relative entre lui et son énoncé? etc. On peut ainsi aboutir à une typologie du discours (cf. les études de Marcellesi, Courdesses, Gardin, etc.);

b) On peut aussi se placer au niveau du *code*, de la langue elle-même, et voir s'il existe des corrélations entre le vocabulaire d'une époque et l'histoire de la société qui parle la langue en question, « les phénomènes lexicaux sont liés aux facteurs historiques », comme l'écrit J. Dubois, qui a cherché dans sa thèse<sup>44</sup> « comment l'état d'un lexique à un moment donné, dans une société donnée, est l'image de la structure économique et sociale ». Toujours au niveau du vocabulaire, les études de champs sémantiques vont de pair avec des considérations d'ordre culturel : des distinctions sont faites dans une langue, qui sont inconnues dans une autre (par exemple, là où nous n'avons qu'un mot en français pour dire poisson, on en aura deux en espagnol, selon que le poisson est vivant (*pez*) ou mort (*pescado*)).

Pour illustrer la diversité des langues, on s'est servi *ad nauseum* des exemples des termes de couleurs dans des langues différentes. Dans un article devenu classique de Conklin sur les termes de couleurs chez les Hanunoo, il est précisé que la distinction des couleurs par ce peuple ne repose pas sur les critères occidentaux, mais sur les notions de « mouillé » et de « sec », puisqu'un bambou fraîchement coupé, mouillé et brun, est déterminé par un terme qui désigne aussi le vert clair. L'auteur en conclut que la conception occidentale de la couleur n'est pas universelle et que les différences de conception ne peuvent se comprendre sans une connaissance de l'environnement culturel. Je signale aussi, dans le même domaine, l'étude de Berlin et Kay, *Basic colour Terms*, d'optique « universaliste » (par opposition à celle « non universaliste » du type de l'hypothèse Sapir-Whorf), si controversée soit-elle. Ces deux thèses ont souvent été considérées comme incompatibles. Ne seraient-elles pas en fait complémentaires ? Ne peut-on admettre qu'à travers la diversité de surface on cherche « l'unité profonde », comme l'a fait Lévi-Strauss pour les systèmes de parenté en ethnologie ? La procédure de Berlin et Kay mérite qu'on s'y arrête, car ils ont posé le problème sous la forme de corrélations ou, au moins, d'implications : par exemple, si une société n'a que trois termes de base de couleurs, ce sont nécessairement le noir, le blanc et le rouge ; ces rapports d'implications sont vérifiables empiriquement, et respectent donc une des conditions nécessaires pour rester dans notre domaine de l'ethnolinguistique.

c) D'autre part, toujours du point de vue sémantique, il est des contextes de situation où le sens d'un message est incompréhensible ou mal compris hors de la *connaissance culturelle*. Il existe des situations où, comme le fait remarquer Firth<sup>45</sup>, « la conversation est beaucoup plus un rituel prescrit que les gens ne le croient », et nous avons dans ces cas-là des conversations socialement conditionnées, stéréotypées : par exemple, lorsqu'un Espagnol vous dit courtoisement, au moment où vous partez de chez lui, *Vd ha tomado posesión de su casa* « vous avez pris possession de votre maison », il serait tout à fait déplacé de prendre cette expression au pied de la lettre en la considérant comme autre chose qu'une forme stéréotypée de politesse. Il s'agit là « d'une sorte de rituel social approxi-

44. J. DUBOIS, *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Larousse, 1962, p. 1 et 2.

45. FIRTH, On Sociological Linguistics, in HYMES, *o. c.*, p. 67.

mativement prescrit, dans lequel on dit en général ce que les autres s'attendent à ce que vous disiez ».

Enfin, tous les problèmes de la traduction d'une langue à une autre, si remarquablement vus par Mounin, ne peuvent se résoudre sans la connaissance de la culture de la langue traduite. Comment traduire de l'espagnol *Ola fea* ou *Ola chata* (mot à mot « boujour laide » ou « bonjour nez écrasé ») si on ignore que dans cette culture on aime bien *hablar de segunda*, c'est-à-dire, dire le contraire de ce que l'on pense ? Dire ainsi bonjour à une jeune fille, c'est une marque d'affection, c'est au contraire exprimer qu'on la trouve jolie, sympathique. Il est évident que la compréhension du message implique l'acceptation tacite, de la part du locuteur et de l'auditeur, des conventions socioculturelles.

Pour conclure sur ce qui concerne cette deuxième attitude — cette attitude qui fait que la signification passe par le contexte socioculturel — je citerai cette phrase de l'ethnologue Malinowski : « La linguistique de demain et notamment la sémantique seront l'étude de la langue dans le contexte d'une culture »<sup>46</sup>.

### III — VERS L'ETHNOLINGUISTIQUE ?

Si, comme nous l'avons vu, la linguistique a besoin des données socioculturelles pour la compréhension du sens du message, quelle différence fera-t-on alors entre la linguistique ainsi conçue et « l'ethnolinguistique » telle que la définit Pottier : « L'ethnolinguistique sera l'étude du message en liaison avec l'ensemble des circonstances de la communication »<sup>47</sup> ? L'ethnolinguistique ne serait-elle qu'une nouvelle formulation de l'approche linguistique ? Dans ce cas, pourquoi poser cette science comme différente de la linguistique ? Haudricourt, bien qu'ayant cherché à démontrer que le caractère social de la langue sous-tendait toute approche structurale des langues, nie l'ethnolinguistique, ne voyant aucune différence entre ethnolinguistique et linguistique. Pour D. François, cette double réalité linguistique et socioculturelle ferait partie de l'approche linguistique elle-même. L'ethnolinguistique, la sociolinguistique et la psycholinguistique seraient des « branchettes » de la linguistique<sup>48</sup>, ce seraient des approches particulièrement focalisées de la linguistique proprement dite.

Personnellement, j'ai voulu poser le problème tel qu'il m'était apparu : il y a eu à l'origine de l'ethnolinguistique deux attitudes — et sans doute existent-elles encore — qui consistent l'une à appréhender la culture à travers la langue, l'autre à étudier le message à travers les données socioculturelles. Mais je pense que le problème est plus complexe, que ferait partie du domaine de l'ethnolinguistique toute communication linguistique qui, *en elle-même*, implique (si l'on se place du côté du locuteur), traduit (si l'on se place du côté du récepteur) immédiatement cette double réalité — réalité à la fois linguistique et culturelle.

Ainsi je considère comme étant du ressort de l'ethnolinguistique le message dont l'étude ne se conçoit pas du seul point de vue linguistique, mais obligatoirement d'un double point de vue, à la fois linguistique et culturel. Tel est le cas,

46. B. MALINOWSKI, *Une théorie scientifique de la culture*, F. Maspero, coll. « Points », n° 2, p. 11.

47. B. POTTIER, L'ethnolinguistique, revue *Langages*, n° 18, juin 1970, Paris, Ed. Didier-Larousse, p. 3.

48. D. FRANÇOIS, *Communication linguistique et marxisme*, Paris, Sorbonne, 1977.

par exemple, de toute la littérature orale d'une société (contes, récits, légendes, proverbes, etc.), des discours sociaux ou politiques, des chansons populaires, etc. Si on étudiait un conte autrement que sous ce double point de vue, ne perdrait-il pas son caractère spécifique de conte et ne deviendrait-il pas un corpus comme un autre ? Avec un tel objet d'étude, on n'a pas le choix, on est obligé de l'envisager sous l'angle de ses deux réalités. En d'autres termes, il ne sera pas question, en ethnolinguistique, d'étudier un fait linguistique d'abord du point de vue linguistique, puis du point de vue ethnologique, ou inversement; mais il s'agira de dégager ce qui, dans un message, traduit *immédiatement* des renseignements soit sur la classe sociale<sup>49</sup>, soit sur des rapports sociaux (comme dans les formes d'adresses), soit sur les idéologies (choix du vocabulaire et attitude du locuteur), soit sur la vision du monde (choix du lexique), soit sur les croyances et autres valeurs culturelles (mythes, etc.); la problématique ainsi définie nécessite évidemment de la part de l'ethnolinguiste, comme l'écrit B. Pottier, « une grande familiarité avec le contexte culturel de la communauté étudiée »<sup>50</sup>. C'est cette « grande familiarité » avec le contexte culturel qui me paraît être ce qu'il y a de plus important. Pour illustrer ce que j'entends en disant que le message traduit immédiatement les rapports sociaux, je donnerai un exemple parmi les formes d'adresses en espagnol. Si une personne tutoie une autre personne à peu près du même âge sans la connaître auparavant (par exemple lors d'une présentation entre amis), c'est lui faire comprendre qu'elle est intégrée d'emblée dans le cercle d'amis. Qu'est-ce qui détermine ce tutoiement et par voie de conséquence l'emploi immédiat du prénom ? C'est en fait la classe sociale. Si les personnes présentées se considèrent comme de la même classe, elles se comportent comme si elles se connaissaient depuis toujours, toute distanciation est abolie, on est de plain-pied dans l'intimité, dans la confiance. D'où, inversement, la possibilité de marquer la distanciation si on le désire : par exemple une personne âgée doit tutoyer une personne plus jeune, et cette dernière lui dira *Vd*, qui est plus distant encore que le « vous » français; dans ce cas, les rapports exprimés sont les suivants : supériorité due à l'âge, et respect de la part du plus jeune. Aussi lorsque, comme nous l'avons entendu, un père non content du jeune prétendant de sa fille lui adresse la parole en lui disant *Vd*, ce *Vd* est ressenti par le jeune homme comme une vexation : en l'interpellant par *Vd* au lieu de « tu », le père lui signifie qu'il ne l'aime pas, qu'il ne le considère pas comme de son milieu, et que par conséquent il n'en veut ni comme gendre ni même comme invité. Les formes d'adresses me semblent être un des domaines privilégiés de l'ethnolinguistique. L'ethnolinguiste doit, à mon avis, rechercher quelles sont les règles qui sous-tendent plus ou moins inconsciemment le choix des termes employés dans tout comportement linguistique.

L'ethnolinguistique est une science jeune, qui a du mal à se définir; son

49. Cf. l'ethnologue américain Oscar LEWIS, connu pour ses études sur la culture de la pauvreté, qui dans son ouvrage *Los Hijos de Sanchez* montre comment, pour un trait culturel, le *machismo* (la virilité), commun à l'ensemble de la société mexicaine, l'expression linguistique en est différente selon qu'il s'agit d'une classe pauvre ou d'une classe aisée : « Dans la classe moyenne le *machismo* s'exprime en termes d'exploits sexuels et sous la forme du complexe de Don Juan, alors que dans la classe populaire il s'exprime en termes d'héroïsme et de courage » (Oscar LEWIS, *Los Hijos de Sanchez*, Mexico, Mortiz, 1969, p. xvii).

50. B. POTTIER, *o. c.*, p. 11.

domaine est loin d'être délimité, ses méthodes dépendent de ses objectifs, et ses objectifs eux-mêmes ne sont pas encore bien fixés (en dehors des termes vagues de « rapports entre langue et culture »). C'est en s'efforçant de résoudre ces difficultés que l'ethnolinguistique trouvera son originalité et le champ d'action qui lui sera propre. Bien que l'ethnolinguistique relève à la fois de l'ethnologie et de la linguistique, je pense, comme G. Calame-Griaule, qu'elle devrait être une discipline à part entière, discipline répondant à « la nécessité d'étudier pour elles-mêmes les relations entre langue, culture et société »<sup>51</sup>.

*Université René-Descartes, Paris V.*

51. Geneviève CALAME-GRIAULE, *Langage et cultures africaines*, Paris, Maspéro, 1977, p. 15.